

CONTRIBUTION DE MONSIEUR PHILIPPE BOHELAY **Conférence principale : Villes apprenantes de l'UNESCO**

D'abord, il me faut commencer par vous raconter l'histoire de celui qui a profondément marqué ma génération philosophique, par la médiation d'une œuvre colossale, récemment traduite en arabe, et cela est merveilleux : Walter Benjamin et son ouvrage le plus célèbre : *Das Passagen-Werk*. (Les passages).

« Dans une situation sans issue, je n'ai d'autre choix que d'en finir. C'est dans un petit village dans les Pyrénées où personne ne me connaît que ma vie va s'achever. » Pris en étau entre la progression des troupes nazis et ce qu'il croit être le refus des autorités franquistes de l'accepter sur leur sol, Walter Benjamin, intellectuel juif allemand se suicide. *« Cette serviette est mon bien le plus précieux. Pas question de la perdre. Ce manuscrit doit être sauvé. Il est plus important que ma propre personne »*¹.

Il nous faut d'abord, nous dit-il, avoir conscience de la ville : la construire topographiquement.

« Construire topographiquement la ville, dix fois, cent fois, à partir de ses passages et de ses portes, de ses cimetières, de ses gares, etc... » et je dirai aujourd'hui, de ses passages vers ses marges, ses marches, vers ses en-dehors.

Une ville peut en cacher une autre. Pour Walter Benjamin, il est une ville où le visible et l'invisible sont l'un à côté de l'autre. Ses murs, ses plafonds et ses planchers sont passés aux rayons-X. Une ville apprenante, c'est une ville qui explore l'inconscient de la ville avec les techniques du géographe, du sociologue, de l'historien arpenteur le réseau vasculaire de ses rues, celui des petits peuples, nos amis anglo-saxons diraient des communautés qui la composent. Savoir « lire les rues », c'est emprunter à son tour la diversité des réseaux qui composent la topographie mythique d'un imaginaire de la Ville. La Ville moderne n'a pas de frontières, ou du moins elle tente de les abolir, pour le pire parfois mais aussi pour le meilleur.

Si j'ai entrepris en guise d'introduction de vous parler de cette œuvre, c'est d'abord et avant tout parce qu'en dépit des hommes et des femmes de bonne volonté, de l'Unesco et de tous les universalismes opératifs, la barbarie fruit vicié de l'ignorance, fait encore bien des ravages dans le monde. Et ce que nous entreprenons ensemble, à travers notre réseau de « villes apprenantes », c'est en définitive, d'interdire à la barbarie de nous conquérir, de nous submerger. La formation tout au long de la vie pour tous et toutes, c'est aussi nous garantir que nous pourrions porter encore et toujours, en nous, tous les savoirs, toutes les

beautés du monde parce que précisément, nous aurons su les transmettre à ceux et celles qui n'avaient pas eu, jusqu'alors, la possibilité de les entrevoir. C'est aussi, accepter d'apprendre d'eux, car l'ignorant n'est jamais ignorant, et sans remettre en cause une nécessaire hiérarchie des savoirs, il faut accepter d'apprendre de lui ce que la Ville, ou du moins les inclus de la ville, ont souvent traité par le mépris. On ne peut transmettre à l'autre que si l'on accepte qu'il soit aussi émetteur de savoirs. Une « ville apprenante », c'est un collectif qui se raconte, une construction à plusieurs voix, un ensemble de narrations et de mythes qui, pour reprendre l'expression de Paul Ricoeur, se refuseraient à « hurler les uns contre les autres » Walter Benjamin écrit : *“Que les choses continuent comme avant” voilà la catastrophe. Elle ne réside pas dans ce qui va arriver, mais dans ce qui, dans chaque situation, est donné.* La catastrophe, c'est la ville qui se protège de ses extérieurs, qui se protège du monde, qui fabrique ses ghettos, le ghetto des sachants et le ghetto des « exclus des savoirs ». La catastrophe serait une ville-forteresse protégeant ses savoirs pour n'en faire bénéficier que les « intra-muros »

Je ne prétendrai pas ici proclamer quelques certitudes que je n'ai pas, si ce n'est cette intuition que j'ai voulu en quelques mots développer en guise d'introduction. Je prendrai juste la position de W. Benjamin : celle de vous livrer quelques-unes de mes réflexions tirés de mes carnets de voyage dans la ville, peut-être même dans vos villes ; celles que j'ai noté au cours de mes flâneries passées, de quelques-uns de ces « ici » et de ces « là » qu'il m'a été donné d'arpenter.

Si vous admettez avec moi que les processus de métropolisation en cours dans le Monde conduiront les villes à assumer de plus en plus de responsabilités, certains diront plus de pouvoir, voire même à sublimer celles des Etats, alors nous devons, ensemble, nous interroger sur cette nécessité pour nos villes d'être des « tisserandes » de liens éducatifs et de partage des savoirs avec les territoires qui nous entourent. Il ne suffit pas de les considérer comme des territoires ressources (comme par exemple celles de l'alimentation des urbains par les campagnes limitrophes) mais aussi comme des territoires peuplés de citoyens qui forgent avec la ville-centre des relations économiques, sociales, culturelles, qui sont porteurs de savoirs, parfois « d'anciens savoirs », de « savoirs traditionnels » qui peuvent être nécessaires, pour nous qui sommes des « urbains », à résoudre les grands défis de demain. Nos marches, au sens médiéval du terme, qui désignaient en Occident, les territoires et les provinces situés en bordure des Etats, sont assurément pour les « learning cities », un réservoir d'expertise pour leur développement futur mais aussi pour leur imaginaire collectif.

A l'instar des pays en développement, l'ensemble de nos villes doivent faire face à des recompositions territoriales importantes,, qu'elles soient engendrées par l'exode rural, les réformes agraires, ou bien encore pour nous qui l'avons vécu à la fin des années 1950, au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, à une recomposition économique, institutionnelle et culturelle de nos territoires.

Certaines de nos villes apprenantes doivent désormais lutter contre une densification chaotique dont l'impact sanitaire et environnemental, au sein et à la périphérie des villes, nous donne le vertige. Les conflits qu'elle engendre, la cacophonie qu'elle fait naître au sein même des orientations politiques provoquent un affaiblissement, voire même mettent en lumière, l'obsolescence de nos gouvernances respectives.

Partout dans le monde, la Ville s'étale, partout dans le monde, la Ville tend à devenir une Métropole en élargissant son territoire. Quel étonnement d'avoir vu la zone d'habitat continu de la ville de Québec augmenter sa superficie entre 1950 et le début des années 2000 de 630%. Cela donne le vertige ! D'autres villes à la géographie plus contrainte, se densifient en hauteur, réduisant drastiquement les espaces publics mais aussi les frontières de l'intime par une promiscuité inédite de leurs habitants. Voyageant en Russie, il y a quelques années, pour me rendre de Moscou à Sverdlovsk, je me souviens avoir traversé un gros bourg où les maisons semblaient abandonnées, une petite ville rurale devenue une « ville-fantôme », de celles que l'on voyait dans les westerns américains. L'étalement de la ville peut parfois prendre les atours de la désertification des territoires qui l'entourent. Il s'agit alors d'un étalement par l'effacement, la disparition de l'altérité de l'en-dehors de la ville.

Et pourtant, je voudrais donner un exemple positif qui m'a beaucoup servi en tant que responsable politique.

Il m'a été donné, il y a maintenant quelques années de cela, d'observer au Chili les indiens Mapuches, confrontés eux-mêmes à un processus d'urbanisation. L'urbain, la ville pour les indiens Mapuches, pendant de très nombreuses années, représentait le danger, ou plus exactement, comme la mer pour les corses, île française de la Méditerranée, l'endroit maudit d'où venait la mort, la destruction. C'est de la ville en effet que partaient les expéditions colonisatrices, criminelles et esclavagistes qui ravagèrent leurs territoires. Et pourtant, au début des années 90 les Mapuches se firent « urbains », ils effacèrent peu à peu les frontières entre le monde de la Ville et celui de leurs communautés d'origine. Une nouvelle identité s'est forgée, bien plus rapidement que nous aurions pu le prévoir. Une identité « trans »: les mapuches ont été récepteurs des savoirs urbains mais aussi émetteurs de leurs savoirs communautaires. La ville est devenue en quelque sorte une « trans-localité » d'une grande complexité. A Clermont-Ferrand, nous le constatons également avec des communautés de migrations plus récentes comme la communauté turque qui est passée directement des paysages anatoliens, avec ses codes sociaux qui règlent le collectif, à ceux de la grande ville occidentale. Non seulement, ce qu'ils ont appris de nous transforme à son tour le paysage anatolien, mais il se recrée, avec ce qu'ils nous apprennent, au cœur même de notre ville, une sociabilité, une urbanité différente. La Ville lorsqu'elle se veut « apprenante », lorsqu'elle accepte d'être un organisme vivant inclusif devient un territoire de plus, une unité dis-contiguë dans l'espace, infiniment plus topologique que toponymique. Ce que nous apprennent les migrations, c'est qu'il n'y a pas de rupture entre l'espace urbain et l'espace rural, entre un territoire et un autre fut-il éloigné de milliers de kilomètres ; elle nous font entrevoir une multitude de réseaux, de rivières souterraines, reposant tous sur l'acquisition des savoirs tout au long de la vie, lesquels irriguent constamment, en se renouvelant sans cesse, l'espace urbain et l'espace rural. Les seules ruptures sont celles que l'on crée. Les murs, les enceintes fortifiées symboliques que nous érigeons pour nous protéger de l'autre. Comme si, des murs avaient empêchés la propagation de la peste noire à Florence sous les Médicis. Les murs que nous érigeons nous protègent uniquement de l'intelligence des autres, de ceux qui ne sont pas de la Ville, ou plutôt de notre Ville.

Vous vous interrogerez peut-être: Et Clermont-Ferrand dans sa géographie propre ? Comme dans toutes vos villes, nous concentrons les universités, les grands lycées, les laboratoires de recherche, les lieux de création et de diffusion des savoirs. Cela est normal. Au fond, pour les citoyen-nes de Clermont-Ferrand, nous étions déjà une ville apprenante,

et d'autant plus apprenante, qu'elle était naturellement multi-culturelle. Alors, nous nous sommes intéressés aux territoires qui nous entourent, essentiellement ruraux, parce que telle est notre histoire. Notre grande entreprise mondialisée depuis fort longtemps qui est la plus connue au monde : Michelin s'est d'ailleurs construite en faisant appel, d'abord, à des ouvriers-paysans. On allait les chercher dans les campagnes environnantes le matin et on les y ramenait le soir. Ils étaient de la ferme, leur culture était paysanne, et cela a d'ailleurs irrigué les valeurs morales, parfois même spirituelles, de l'entreprise, et donc aussi de notre ville. Les travailleurs immigrés qui vinrent par la suite, eux même, étaient essentiellement des ruraux. Notre ville, comme beaucoup d'autres villes industrielles dans le monde, s'est développée autour de l'entreprise, et donc de ses paysans qui ont consenti à se faire ouvrier pour échapper à l'aléatoire des récoltes et du climat, qui ont progressivement rejoint la ville, avec ce qu'ils étaient.

Je me retrouve aujourd'hui à Ottawa, au Canada, avec vous tous et toutes qui êtes francophone. Je ne vais pas vous raconter l'histoire du Canada, mais une chose sur laquelle je m'interroge, ne sachant rien, reste, dans la construction de vos villes, quelles que soient leurs tailles, ce que vous devez aux autochtones, de cette part poétique, symbolique que vous avez hérité d'eux. En quoi, ils ont modifié votre rapport au monde, à votre géographie amoureuse, aux savoirs qu'ils vous ont transmis avec la terre. J'en reviens toujours aux indiens Mapuche.

Clermont-Ferrand, la ville du pneu dont l'autre atout économique majeur est également l'élevage qui a été célébrée comme chaque année il y a moins d'un mois par son Sommet international. Nos « marches », notre « en-dehors », ce sont nos éleveurs qui font de nous la première région de France pour la vache allaitante, un cheptel très important qui s'exporte dans le monde entier avec à ses côtés, plusieurs centaines de chercheurs de l'Institut National de la Recherche Agronomique, mondialement connu, équivalent ici de Teagasc que je vous invite à visiter, des dizaines d'unités de recherches, un laboratoire de recherche sur les métiers de la viande unique en Europe, l'ADIV avec une cinquantaine de programmes innovants, 2300 stagiaires inscrits en formation continue, sans oublier un géant de l'agroalimentaire, Limagrain regroupant 2000 chercheurs dans une cinquantaine de pays, 10 000 salariés et 2000 adhérents, puisqu'il s'agit, cas presque unique au monde pour cette taille, d'une coopérative.

Ainsi donc au cœur même de notre ville, notre dispositif Ville Apprenante réunit avec l'Université et l'Education Nationale des urbains et des ruraux, et comme dirait La Fontaine, l'un de nos grands poètes du 17^{ième} siècle bien connu pour ses fables, des « rats des villes et des rats des chants ».

Nous voulions un sujet d'étude qui puisse nous mobiliser tous et toutes, avec le millier d'associations non lucratives qui agissent dans notre ville, mais aussi le secteur sportif, des acteurs culturels, les habitants de tous âges, notamment les enfants. Nous l'avons trouvé, il peut paraître d'un premier abord « extravagant » mais pour ce sujet, il n'y a pas d'ignorant : la viande. Tout le monde a un rapport à la viande, il peut être scientifique mais il peut être aussi gustatif, culinaire. Tout le monde sait quelque chose qu'il peut transmettre : une recommandation médicale ou une recette de cuisine. Et pourtant, ce sujet nous a permis d'accomplir de grands progrès jusque dans l'alimentation de nos

enfants dans les cantines scolaires. Les villes de demain, et je parle évidemment des plus riches, car les autres s'en soucient malheureusement trop souvent, devront porter leur attention sur l'alimentation de leurs citoyens. Il suffit de lire la remarquable étude du chercheur américain Gergely Baics de l'Université de Princeton « Feeding Gotham » pour comprendre, à partir de l'exemple de New-York, les conséquences d'une inégalité d'accès à un approvisionnement alimentaire de bonne qualité qui conduisent à un développement urbain de plus en plus différenciée, à de vraies disparités sociales en terme de santé publique, et donc comme c'est toujours le cas, à des inégalités dans l'accès à l'éducation et à la formation.. Une Ville Apprenante, c'est aussi faire partager par l'ensemble de ses citoyens, tout au long de leur vie, la compréhension des défis de demain et, par là-même des savoirs nécessaires pour les affronter collectivement.

Mais je vous rassure, nous ne travaillons pas que sur la Viande, elle a été seulement notre Cheval de Troie pour tisser des liens avec notre « en-dehors », lesquels aujourd'hui se développent dans tous les secteurs de la formation, de la connaissance et de l'activité économique.

Nous l'avons fait avec humilité, tant nous savons que ce process est encore embryonnaire, qu'il va nous demander de faire preuve de beaucoup de pédagogie, mais celle-ci est notre passion à tous. Depuis le début de cette aventure, nous percevons, pour en revenir à Walter Benjamin, tous les « passages » qu'elle nous ouvre, toutes les frontières qu'elle peut abolir entre les citoyens de notre ville, entre les hommes et les femmes qui font notre territoire. Quelque part, au-delà des savoir-faire qu'elle convoque, qu'elle diffuse, qu'elle promeut, la « Ville Apprenante » nous permet de proposer une nouvelle écriture de la Ville de demain.

Elle nous offre la possibilité d'un nouvel Etre au Monde, à partager entre nous, d'être, tout simplement, une Ville qui veut « naître au Monde » de demain.

Philippe BOHELAY